

Les femmes ont un usage réduit de l'espace public



"Les crocodiles," Thomas Mathieu, 2014.

Avec ses commerces, ses cafés, ses squares et ses terrains de jeux, l'espace public apparaît ouvert et mixte. Pourtant, plusieurs études et expériences montrent que la ville demeure un lieu sexué. Où l'on se croise mais où on ne partage pas la même liberté de mouvement selon qu'on soit femme ou homme. Et où des « murs invisibles » sont dressés à l'encontre de celles qui tentent d'y évoluer.

Selon une étude de l'Observatoire national des zones urbaines sensibles (Onzus), plus d'une femme sur trois éprouve un « sentiment d'insécurité » dans son quartier, contre une femme sur cinq dans les centres-villes. Et d'après l'enquête de victimation annuelle réalisée par l'Institut d'aménagement et d'urbanisme d'Ile-de-France auprès de 10 500 femmes, la peur fait partie du vécu de 69 % des Franciliennes, « au moins de temps en temps » le soir.

Si les agressions ne sont pas plus fréquentes ni nombreuses dans les cités, cette sensation y est cependant plus ancrée : « Il n'y a pas plus de harcèlement en banlieue mais l'effet grand ensemble y est patent. Le contrôle social collectif qui s'exerce au bas des tours est plus fort qu'ailleurs », remarque le géographe Yves Raibaud. Or, observent les sociologues, le sentiment d'insécurité provient beaucoup des injonctions sociales que les femmes reçoivent - leur place n'est pas dehors, dans la rue.

Selon le sexe, l'usage de la rue n'est donc pas le même : les hommes occupent les trottoirs, les cafés, les bas d'immeubles de manière statique; les femmes, elles, ne stationnent pas. Elles sont en mouvement, flânant rarement et évitant les lieux trop masculins. Leur usage de la rue est plus pratique que ludique : aller chez le médecin ou au métro pour rejoindre son travail, faire ses courses...

C'est ce qu'a pu mettre au jour l'ethnologue-urbaniste Marie-Christine Hohm dans une étude réalisée en 2012 dans le quartier du Grand Parc, dans le nord de Bordeaux, auprès de femmes recrutées en trois groupes : lycéennes et étudiantes, femmes précaires et isolées, et seniors. Toutes avaient une « carte mentale » de leur quartier avec des rues fréquentées et d'autres à éviter, a noté cette responsable de l'Agence d'urbanisme de Bordeaux métropole Aquitaine.

Jeunes ou plus anciennes, elles adoptent des stratégies pour ne pas se faire remarquer et être tranquilles, surtout le soir. Vêtements passe-partout, baskets, marchant vite sans répondre aux interpellations, un baladeur sur les oreilles. Elles sortent de préférence en groupe. Dans les transports, elles s'assoient près du chauffeur. « Les femmes ne se sentent pas légitimes dans l'espace public. Elles n'y sont pas avec la même insouciance », assure Mme Hohm.

Les politiques d'aménagement ont renforcé cet aspect sexué de la ville avec une géographie de lieux de loisirs essentiellement masculine. On sait que les cafés restent majoritairement fréquentés par les hommes. Mais pas seulement. Terrains de pétanque pour les seniors, city stades, skateparks, terrains de football, studios de répétition... autant d'espaces où les femmes sont absentes.

75 % des budgets publics servent à financer les loisirs des garçons, a ainsi constaté M. Raibaud. « Or en consacrant des espaces virils et dominants, on renforce la présence des hommes dans l'espace public », remarque-t-il.

Le Monde, 22/10/2014
 « Les femmes ont un usage réduit de l'espace public. »

Comment rendre la ville aux femmes ? (et pourquoi se faire siffler en sortant sans "Robit sympa", Telerama, 19/06/2014

Où

sont les femmes ? En apparence partout, dans la rue et les boutiques, les parcs et les bus. En fait, nulle part. Elles ne s'arrêtent pas, flânent peu, évitent certains quartiers. Surtout la nuit. Quand l'ombre des arbres se fait menaçante, elles prennent soin d'adapter leur cadence au risque ressenti, ne marchant ni trop vite (pour ne pas donner l'impression d'avoir peur), ni trop lentement (pour ne pas laisser croire qu'elles espèrent une rencontre). Toujours en mouvement. « *Les femmes immobiles dans la ville, ce sont symboliquement les prostituées* », souligne Edith Maruéjols.

Rares sont les lieux extérieurs où elles s'attardent — même en groupe. Lorsque des acteurs bordelais installent une ludothèque — structure habituellement fréquentée par les mères et leurs enfants — en plein air, ce sont les pères qui l'investissent ! Autres repaires masculins : les bistros, où l'on se retrouve vite fait avant le travail ou à l'heure de l'apéro, pour trinquer devant un écran de télévision... qui boude les sports féminins. Depuis plus de deux ans, le collectif Place aux femmes investit les bars d'Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) afin de « *militier pour la mixité dans les cafés* ». Même errer au gré de ses envies reste encore trop souvent un privilège masculin : en règle générale, les passantes se déplacent d'un point à un autre, du cabinet du médecin à leur domicile, de leur lieu de travail à la crèche, du cinéma à la bouche de métro.

Dès l'école élémentaire, les petites se serrent dans les marges et les recoins de la cour de récréation tandis que leurs petits camarades occupent tout le centre. Au collège, les adolescentes délaissent les loisirs proposés par les municipalités ou les associations subventionnées — elles ne représenteraient qu'un tiers environ des bénéficiaires de l'offre sportive.

« *Quand les jeunes filles sortent le soir en talons, soupire Marie-Christine Bernard-Hohm, elles mettent des chaussures confortables dans leur sac à dos pour pouvoir courir en cas de besoin. Comme du gibier ! Comment cela est-il encore possible au XXI^e siècle ?* » Après qu'une Belge a filmé en caméra cachée ses déambulations émaillées d'insultes à Bruxelles, un collectif baptisé Stop harcèlement de rue est né en France en février d'une page Facebook.

L'idée d'un

« *gender budgeting* » fait pourtant son chemin. Cette stratégie consiste à évaluer les budgets publics sous l'angle du genre pour rééquilibrer les dépenses en faveur des femmes. Des ludothèques plutôt que des Citystades, des patinoires plutôt que des terrains de foot, des agrès plutôt que des paniers de basket ? Toute la difficulté est de favoriser les filles sans se complaire dans la culture *girly*.

Pour éviter, justement, que l'action publique ne contribue au renforcement des stéréotypes, Edith Maruéjols avance une piste : inventer des équipements moins sexués. « *Il faut sortir du sport performance qui exclut toute idée de mixité. S'il redevient un loisir, on arrivera à faire jouer ensemble les maigres et les gros, les jeunes et les vieux, les filles et les garçons.* »

(---) l'espace urbain demeure un espace où les déséquilibres entre les deux sexes restent profonds. De jour, ça se voit peu. Et pourtant l'Insee a montré que les femmes se déplacent bien plus que les hommes, et elles le font à pied quand les hommes roulent en voiture.

Surtout, contrairement à ces derniers, "les femmes ne font que traverser l'espace urbain, elles ne stationnent pas", explique le géographe Yves Raibaud. (---) Allez vite pour éviter les ennuis... Car une femme seule est trois fois plus abordée dans la rue qu'un homme. Parfois sympathiques, ces rencontres peuvent s'avérer désagréables et provoquer un sentiment d'insécurité. Pour la sociologue Marylène Lieber, professeur à l'Institut des études sur le genre, à Genève, les femmes subissent des "rappels à l'ordre sexuels, des petits actes qui n'ont rien de grave mais qui leur rappellent sans cesse qu'elles sont des "proies" potentielles dans l'espace public : commentaires, regards soutenus, etc."

Les parents en tirent des conséquences en disant très tôt à leurs filles comment se comporter et s'habiller. "Toute la journée, on t'explique ce que tu dois être en tant que femme, les télévisions et les journaux font de même, et tu finis par ne plus te définir en tant qu'être humain", explique l'urbaniste Louise Montout. Jusqu'à la puberté, on demande aux filles davantage de déplacements que les garçons, car on les considère plus dégourdis. Mais après, le viol devient la peur structurante des femmes en milieu urbain, alors que la ville est bien plus le lieu des incivilités que des agressions physiques.

En 2011, selon l'Insee, 1,9 % des femmes ont déclaré avoir subi une agression physique, alors que 10 % subissent des violences conjugales. Pourtant, (---)

la représentation sociale fait du foyer le havre de paix et, de l'extérieur, un espace dangereux. Allons plus loin : une femme seule, dans un parc, la nuit ? C'est une prostituée, pense-t-on souvent. Et le jour ? Une mère de famille. (---)

Le métro, le soir, est fréquenté en moyenne par deux femmes pour huit hommes. (---)

[Elles] mettent en place des stratégies pour réduire le danger : porter un pantalon, maquillage sobre, se déplacer en groupe, se rapprocher d'autres filles isolées, avoir un baladeur sur les oreilles en fuyant tout regard.

Ces stratagèmes entraînent une réduction des libertés. (---)

Tout le monde est d'accord : la ville est pensée par et pour l'homme, "elle appartient aux hommes", affirme même Yves Raibaud. Les sociologues diront qu'elle est "androcentrée" - elle place au centre l'homme. Le dogme est si ancré que nous avons du mal à le remettre en question. Pire, nous l'entretenons tous. Car l'espace n'est pas interdit aux femmes, ce sont elles qui s'interdisent l'accès à une rue, un bar, un lieu de fête... Les interdits sont tels, montre l'étude de Bordeaux, que les lieux qu'elles trouvent répulsifs sont les plus nombreux.

En fait, les femmes érigeraient ce que le géographe Guy Di Méo appelle des "murs invisibles" dans l'espace urbain. Ces barrières sont inconscientes. Elles varient d'une personne à l'autre et d'un jour à l'autre en fonction des émotions. Elles sont le fruit de facteurs comme l'âge, le niveau socio-économique, la situation personnelle ou l'environnement culturel. Et pourtant la peur touche l'adolescente comme la maman et sa poussette. "Il suffit d'un viol médiatisé pour que toutes les femmes aient peur", dit Marylène Lieber. Cette peur se transforme au fil des ans avec l'idée d'être une proie dont le sac à main est visé. (---) "Les femmes des quartiers résidentiels qui ont une voiture ne perçoivent pas pareil le problème des sorties que celles qui rentrent en RER ou à pied, mais le processus de construction de la peur est le même", remarque Marylène Lieber. Ainsi la question du genre ne s'arrête-t-elle pas aux banlieues ou aux quartiers populaires. "Elle est transversale à l'espace urbain", confirme Clément Rivière, doctorant à l'Observatoire sociologique du changement.

(---) L'Égypte a mis en place au Caire des rames de métro réservées aux femmes. Mais ça ne résout pas le problème de fond. Des spécialistes préfèrent des mesures non spécifiques aux femmes, mais dont elles seraient bénéficiaires : éclairer une ville la nuit, avoir des rues plus propres, décongestionner les transports ...

"La rue, lieu des mâles", Le Monde, 4/10/2012.

Hommes et femmes dans le 8^e arrondissement

J'si l'on additionne les résidents et les travailleurs recensés par l'Insee, c'est-à-dire les individus qui fréquentent très régulièrement le quartier, on obtient 102 000 femmes pour autant d'hommes. Bien sûr, il n'y a pas que des travailleurs et des résidents dans un quartier, encore moins dans le Triangle d'or ou le quartier Élysées-Madeleine où les boutiques, les hôtels et les monuments attirent promeneurs et touristes¹. On ne peut qu'effectuer quelques coups de sonde, qui devraient être reproduits plusieurs fois, à des jours de semaine et des horaires différents, pour augmenter leur validité.)

Charlène, Espérance, Ibrahim et Irène en ont fait un à la sortie du métro Miromesnil, au coin nord-ouest du quartier Élysées-Madeleine, pas très loin du ministère de l'Intérieur. Postés là pendant un peu plus de deux heures en milieu d'après-midi, ils se divisent en deux équipes : la première compte toutes les personnes qui entrent dans le métro, la seconde toutes celles qui en sortent. Ainsi en ont-ils dénombré 480 dans le premier sens, et 530 dans le second, soit un total de plus de 1 000 individus. 51 % sont des femmes, 49 % des hommes : l'écart est minime. Autre point d'observation, autres chiffres ? Djeneba et Latifa se postent par deux fois, un lundi après-midi et un jeudi matin, devant l'hôtel *Bristol* de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Sur ces deux demi-journées, elles comptent en tout 234 personnes qui sortent ou entrent du palace : moitié de femmes, moitié d'hommes. Ainsi, lorsqu'on se poste à deux endroits stratégiques de circulation des passants et notamment des touristes, une bouche de métro et un hôtel, on n'observe pas de déséquilibre entre les effectifs masculins et féminins. De prime abord, le quartier paraît mixte.

Les deux groupes relèvent non seulement le sexe des passants, mais aussi leur tenue vestimentaire. Assez grossièrement, ils distinguent selon que les individus ont ou non un costume pour les hommes, et un tailleur pour les femmes. À la sortie du métro Miromesnil, Charlène, Espérance, Ibrahim et Irène relèvent une proportion de 15 % des hommes en costume, contre 2 % des femmes en tailleur. À l'entrée de l'hôtel *Bristol*, Djeneba et Latifa mesurent que 47 % des hommes portent un costume, alors que seules 3 % des femmes ont un tailleur. Ce décalage entre hommes et femmes peut s'expliquer par le fait que le costume constitue chez les hommes une marque uniforme d'appartenance à certains milieux sociaux ou catégories professionnelles. En revanche, il y a davantage de variété dans les tenues des femmes qui permettent de satisfaire les exigences de présentation ayant cours tout particuliè-

rement dans les classes aisées, ou encore dans le tertiaire et les métiers de cadres. Mais l'écart suggère malgré tout une piste : si les hommes et les femmes sont présents dans le quartier dans les mêmes proportions, ils n'y sont pas forcément de la même façon.

Il y a ainsi des zones plus féminines, d'autres plus masculines². Les boutiques de luxe appartiennent aux premières. Avenue Montaigne, différents groupes d'étudiants comptent ainsi 61 % de femmes parmi les personnes entrant dans la boutique Dolce & Gabbana, 62 % chez Chanel, 65 % chez Dior. Rue du Faubourg-Saint-Honoré, on trouve les mêmes proportions : 61 % chez Dior, 68 % chez Hermès. Ce poids des femmes parmi les clients a son pendant du côté du personnel : Aminetou, Leïla et Ludivine ont ainsi visité douze boutiques de l'avenue Montaigne, où elles ont repéré vingt-trois vendeurs pour soixante-quatre vendeuses, soit 74 % de femmes. Divers monuments présentent également une surreprésentation féminine : à l'église de la Madeleine, les femmes représentent 54 % des visiteurs, et plus précisément 60 % des visiteurs venus seuls (et non en famille ou en couple). Au musée Jacquemart-André³, 62 % des 422 visiteurs dénombrés sont des femmes.

Aire de loisirs différente, mais même résultat : dans les parcs, on trouve souvent une majorité de femmes, du moins l'après-midi. Postées à une entrée du parc Monceau, Madeleine et Manon relèvent que sur les 547 personnes qui passent le portail, 58 % sont des femmes. Observant différentes parties du même parc, Hayat et Sabrina recensent 378 personnes ; excluant les enfants de leur comptage, elles montrent qu'il y a parmi les adultes 68 % de femmes. En revanche, décidant d'observer vers 9 heures du matin, à l'heure où le parc Monceau est davantage fréquenté par des actifs qui l'utilisent comme raccourci pour se rendre au lieu de leur travail, Raïael établit un résultat paritaire (51 % d'hommes sur 382 personnes). Au square Marigny, derrière l'Élysée, Ayem et Méliissa délimitent un périmètre et y comptent 80 personnes assises sur vingt-trois bancs, parmi lesquelles la moitié de femmes.

Ce décalage entre les deux espaces verts à la même heure de l'après-midi, ou entre deux moments de la journée pour le même parc Monceau, peut se comprendre par le fait que, comme aire de repos ou espace de circulation, les parcs sont susceptibles d'attirer tout le monde ; comme aire de loisirs

d'enfants, ils attirent des enfants... et les femmes qui, majoritairement, en ont la charge. Or le square Marigny, petit, sans clôture alors qu'il donne directement sur l'avenue des Champs-Élysées, comprenant seulement six balançoires à un euro le tour et un toboggan chétif, est bien moins adapté aux enfants que le parc Monceau, plus vaste, plus accueillant et plus sécurisé. Pendant qu'Ayem et Méliissa ne notent que 10 % d'enfants dans le square Marigny après la fin de l'école, Hayat et Sabrina en comptent 44 % au parc Monceau lors d'une observation de mercredi après-midi. Ayant divisé le parc en plusieurs zones, elles montrent que c'est dans celles où se concentrent le plus d'enfants que l'on trouve également, proportionnellement, le plus de femmes. « Dans la 4^e division, il y a une forte concentration de personnes, essentiellement d'enfants avec leurs mamans ou leurs nounous. C'est là où se trouvent l'aire de jeux pour enfants et le *skate park*. » Ce serait donc plus leur travail de garde des enfants qu'un goût pour les espaces verts qui explique la surreprésentation des femmes dans les parcs à certaines heures de la journée. Cela est confirmé par leur forte présence à la sortie des écoles : les femmes constituent plus de deux tiers des adultes attendant les enfants devant l'école publique du Triangle d'or, comme devant l'école privée qui jouxte le parc Monceau.

Parmi les espaces qui nous sont accessibles (ce qui exclut les locaux professionnels), lesquels sont occupés majoritairement par des hommes ? Le seul type de lieux visités où on les trouve majoritaires, ce sont les cafés et bars. Au *Rivoli*, café situé dans le Triangle d'or, où la clientèle apparaît « aisée et affiche des signes extérieurs de richesse » tels que « costumes, lunettes de soleil et montres de marque », Mathias observe qu'« il y a plus d'hommes que de femmes et [que] les femmes viennent accompagnées d'hommes ». En effet, sur la durée de l'observation, il compte vingt-deux hommes pour onze femmes ; douze hommes sont seuls, alors qu'une seule femme n'est pas accompagnée. Restant à l'extérieur d'un bar se situant place Rio-de-Janeiro, à la sortie du parc Monceau, Estelle et Leslie dénombrent également 70 % d'hommes parmi les entrants dans le café – et, parallèlement, la même proportion de femmes pour les entrants dans la boulangerie qui le jouxte. Cependant, dans des établissements dont l'image s'éloigne du bar avec son traditionnel comptoir, l'équilibre se rétablit, ou même les proportions s'inversent : au *Starbuck's* de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, Khadiatou, Mina et Nancy voient 53 % de femmes sur 134 clients. Au café *Le Village*, dont la large terrasse se déploie dans la cité Royale⁴, Nawel et Sofia comptent même 60 % de femmes. Si l'équilibre est donc ici rétabli, on trouve encore des façons d'occuper l'endroit diffé-

rentes selon le sexe. Ainsi, à propos du *Starbucks*, les étudiantes écrivent qu'« il y a plus de femmes que d'hommes en général, d'un schéma où l'intérieur serait féminin pendant que l'exté-